

CHAPITRE PREMIER : *Au Bois des Epivants*

Je me suis réfugié tout au fond de ma chambre, au plus loin de la fenêtre où je guette dans l'angoisse l'apparition du moindre filament vert, annonce pour moi d'une mort certaine. Autour de moi, le souffle de la ville. Des véhicules lourds grondent sur le boulevard. De la ruelle profonde comme un puits qui jouxte l'immeuble, montent les bruits de voix de quelques sans-abri qui s'installent pour la nuit. La rumeur des téléviseurs, des bribes de musique, un éclat de rire, filtrent jusqu'à moi. Ces remugles sonores me rassurent par instants. Ils sont nourris, loin des Terres Mortes, par le béton et l'acier de la mégapole qui dresse son rempart formidable contre l'ennemi sournois qui me poursuit.

Et pourtant... J'ai aperçu aujourd'hui un imperceptible duvet vert-jaune qui moussait aux branches grises des arbres du square. La panique m'a gagné. Je me suis précipité au Café des Allées, cherchant dans la bousculade et les vociférations du comptoir une illusoire protection.

« Ben alors, Guigui, qu'est-ce qui t'arrive ? T'es tout pâle ! »

Je m'appelle Guilhem Roc. Les gens n'usaient pas de ce sobriquet à mon égard, autrefois, lorsque je dirigeais le Bureau des Observateurs, au Ministère de l'Agriculture.

J'ai essayé de leur expliquer, de leur montrer le danger. Je leur ai parlé du square : ils se sont moqués de moi.

« C'est le printemps, ont-ils dit. Sacré Guigui, toujours aussi fêlé ! »

Ils faisaient cercle autour de moi, rougeauds, hilares, et subitement j'ai pris conscience de ma déchéance. Mon quotidien m'est apparu dans sa lamentable netteté : ma chambre minable, encombrée de détritiques que je n'ai plus le courage d'évacuer, mon incapacité à exercer le moindre emploi, les petites sommes d'argent que m'envoie ma sœur des États-Unis.

Je me suis mis à sangloter.

Les autres s'en sont trouvés gênés. Ils ont cessé de rigoler et le patron est intervenu.

« Ça va, foutez-lui la paix. Allez viens, Guigui, je te paye un verre. Allez, quoi, viens donc. »

Je me suis rué hors du café et j'ai couru d'une traite jusqu'ici. J'ai regardé la lumière décliner jusqu'à ce que les éclairages publics commencent à distiller leur sinistre lueur orange. La nuit est venue, redoutable, pesante. Des phosphènes de fièvre dansent devant mes yeux. De la confusion mentale qui me reprend, je sens émerger les anciens, les terribles souvenirs...

Je n'avais plus pensé au vieux Reilhac depuis bien des années, jusqu'à cette nuit où il m'apparut en rêve, au Bois des Épipants. Du bois lui-même, je ne percevais qu'un bouillonnement végétal et une énorme masse sombre : l'Arbre.

Le vieux Reilhac se détachait nettement sur ce fond confus. Il était tel que je l'avais toujours connu, mince et droit, le visage acéré, vêtu d'un costume de coutil noir et coiffé d'un feutre à larges bords.

« Guilhem, ils vont tuer l'Arbre. »

Sur ces mots, il se détourna et s'enfonça dans l'obscurité du bois.

Un instant plus tard, je me retrouvais au milieu d'un espace vide à regarder les arbres se tordre sous une bourrasque d'une violence inouïe. Le tonnerre grondait aux limites de ma conscience. Lorsque je me retournai, le Vieux était revenu. Il était à présent vêtu d'une antique cotte de maille et son visage décharné était celui d'un mort. Ses orbites béaient comme des gouffres noirs. Il referma sur mon épaule une poigne osseuse.

Mon hurlement me réveilla.

La chambre reposait dans une demi-pénombre. Je percevais le ronronnement de la climatisation qui faisait onduler les tentures de la fenêtre. L'horloge lumineuse, près de la tête du lit, indiquait quatre heures vingt.

Marian dormait à mes côtés d'un sommeil alourdi par les barbituriques. Le cri que j'avais poussé ne l'avait apparemment pas dérangée. Je me levai lentement. Le contact de l'épaisse moquette avait quelque chose de rassurant. Je ne sais pourquoi, je m'étais attendu, en quittant le lit, à poser mes pieds sur l'herbe.

La fraîcheur du dallage de la salle de bains acheva de me réveiller. Je m'aspergeai le visage et m'assis sur le bord de la baignoire pour boire un verre d'eau.

Le souvenir de mon rêve était encore très net. Mieux, le décor entrevu et les paroles du Vieux étaient chargés pour moi d'une totale signification.

J'avais connu Reilhac dix-huit ans plus tôt, lors de vacances que je passais avec mes parents à Maligné, un village de campagne en voie de dépeuplement. Il n'était pas encore question de Terres Mortes.

Mes parents se souciaient assez peu de moi. Mon père, entomologiste, se consacrait à la rédaction de quelque ouvrage ou article « définitif » sur un insecte méconnu ; ma mère, dépressive, regardait sombrer les jours, dans une méridienne au fond du jardin hirsute, un roman ouvert sur les genoux. J'employais mes journées à courir librement la campagne.

Le vieux Reilhac m'avait tiré d'une embuscade tendue par deux lascars du pays hostiles aux citadins, les fils Moarch. Dès qu'il était apparu, les gosses s'étaient enfuis, pris de panique. J'ignorais encore que Reilhac et les Moarch étaient engagés dans une lutte sans merci.

J'avais revu le Vieux tous les jours de mes vacances. Sa personnalité, pour moi exotique, me fascinait. Pour une raison qui ne m'apparut que beaucoup plus tard, il semblait très attaché à moi et il me traitait avec une grande douceur, mêlée d'une autorité qu'il ne me serait jamais venu à l'esprit de contester.

Il me fit découvrir la campagne, arbre par arbre, sentier par sentier. Ce furent d'abord les coins pittoresques, les points de vue qui me permirent d'acquérir une perception globale de la région : parcelles agricoles à l'abandon, hameaux rongés par la ruine, moutonnements conquérants des forêts.

Du haut d'une colline, Reilhac me montra la solide ferme de grosses pierres des Moarch. Elle était curieusement flanquée d'un petit cimetière où trônait une construction invraisemblable, raboutage de pierres belles mais hétéroclites, dont certaines me parurent très anciennes.

« C'est leur sanctuaire, me dit le Vieux. Ils ont des trous là-dessous, comme des rats. »

Fidèle à l'habitude, je n'avais pas questionné : Reilhac ne répondait jamais. Il se contentait de montrer les choses, dans un certain ordre.

Peu à peu, les buts de nos promenades avaient changé. Nous nous rendions à présent dans des lieux plus reculés, plus obscurs, en coupant à travers bois, loin des sentiers. Fasciné, je découvris la Pierre Levade gravée de signes pour moi indéchiffrables, et le Roc de la Fougasse, table de calcaire ronde suspendue au-dessus de gorges abruptes remplies d'une forêt impénétrable.

Le Vieux commentait :

« Les Moarch disent que leurs ancêtres ont édifié tout ça, mais ce sont des menteurs. Les pierres étaient là bien avant qu'ils n'arrivent et maintenant que nous avons décidé de les reprendre, les Moarch n'osent même plus s'en approcher. »

J'eus l'impression de m'éveiller une deuxième fois, assis sur le marbre de la baignoire, un gobelet à la main. Marian était nue dans l'encadrement de la porte et m'observait d'un œil vague.

« Tu es malade ? »

La question était de pure forme. Ma santé ne la souciait pas. Elle venait juste aux renseignements.

« Non, ça va. Retourne te coucher. Je te rejoins. »

Je la regardai tourner le dos avec lenteur et disparaître dans la pénombre de la chambre. Musclé par des pratiques sportives soutenues, son corps semblait cependant s'affaïsser sous l'effet des tranquillisants.

Je me levai et scrutai le miroir, au-delà de mon image.

Reilhac n'était que l'un des éléments de mon rêve. Restaient l'Arbre et le Bois des Épipants.

Le Vieux m'y avait amené, un soir, au crépuscule, alors que mes parents, après des années de location saisonnière, avaient décidé de quitter définitivement le pays : le village était à présent quasiment

désert et ma mère ne supportait plus cet isolement.

Le Bois était le seul endroit où Reilhac ne m'avait encore jamais conduit. Sa masse sombre et trapue occupait la partie médiane d'un vallon envahi de hautes herbes.

Des silhouettes grotesques, qui me parurent menaçantes malgré la chaude lumière du couchant, faisaient face aux arbres de la lisière.

« Épivants est un mot ancien. Ça veut dire épouvantails », expliqua le Vieux, en braquant vers les mannequins le bout de sa canne ferrée.

« On met les épouvantails dans les champs. À quoi servent-ils autour d'un bois ? »

J'avais enfreint la règle. Reilhac répondit cependant, à sa manière énigmatique, sans me regarder.

« Les épouvantails, c'est fait pour empêcher que certaines choses viennent. »

L'Arbre occupait la majeure partie d'une clairière, tout près de l'orée du bois. Il était phénoménal. C'était un châtaignier dont le tronc mesurait plusieurs mètres de diamètre. Ses racines tourmentées, aussi larges que les fûts des arbres ordinaires qui l'entouraient, avaient défoncé le sol de toute la clairière. Reilhac m'entraîna sous la ramure. Une immense voûte de feuilles sombres me cachait la lumière des premières étoiles. La température me parut anormalement basse. Je ne percevais ni chant d'oiseau, ni la stridulation des insectes familiers des hautes herbes : le silence stagnait comme une eau noire.

Je sursautai quand Reilhac s'approcha de moi. Il me couvait d'un regard où brillait une exaltation inhabituelle. Pour la première fois, je me sentis en danger auprès de lui.

Cette impression cessa quand il posa ses deux mains sur ma tête. Ses paumes irradiaient une chaleur calme qui se répandit insensiblement dans mes veines.

« Je savais que ce serait toi dès que je t'ai vu, dit-il. Tu avais le Signe. »

Il avait ouvert ma chemise. Je poussai un léger cri de douleur à la sensation d'une brûlure. D'une pression subite, le Vieux venait d'imprimer dans ma chair, au niveau du plexus solaire, une médaille qui pendait à son cou au bout d'une longue chaînette.

« Souviens-toi : les Moarch ont leur sanctuaire, mais nous c'est près de l'Arbre que nous puisons notre force. »

Ce fut tout. Un instant plus tard, nous quittions à grandes enjambées le Bois des Épivants. Des épouvantails émanait à présent une aura d'hostilité sensible dirigée contre nous et je m'empressai de les dépasser. Reilhac avançait en silence, les mâchoires serrées.

Je ne devais plus jamais le revoir vivant.

J'émergeai à nouveau dans la salle de bains. Je m'examinai dans le miroir. La marque imprimée par le Vieux avait mis longtemps à disparaître. Je n'avais jamais réussi à y discerner un signe cohérent, mais à présent, curieusement, je sentais intérieurement sa présence.

Avant d'y réfléchir ma décision était prise : je retournerais dans les prochains jours à Maligné.

Marian était un cas. Elle avait été adressée par erreur au Bureau des Observateurs parce que ses facultés extra-sensorielles relevaient de la vie des plantes et qu'elles pouvaient rejoindre d'anciennes croyances autrefois répandues dans les campagnes.

Elle était totalement ignorante de ces traditions. Son pouvoir, par contre, était réel bien que faible à cette époque.

Je l'avais orientée, peut-être dans le secret espoir de me débarrasser d'elle, vers un vague service de parapsychologie du CNRS.

On la prit très au sérieux. Des mesures de champs, des photographies sous effet Kirlian, des comptages statistiques de cultures chlorophylliennes montrèrent que Marian dégageait une aura particulière qui stimulait la croissance des plantes.

Ses dons pouvaient-ils intéresser le Ministère de l'Agriculture ? Oui dans l'absolu, non dans la pratique. La quasi-disparition des cultures rurales et le fantastique essor de l'industrie chimio-biologique agricole exigeaient plus que quelques résultats erratiques limités à un environnement de laboratoire.

Entre-temps j'avais entamé une liaison orageuse avec Marian. Elle était agressive, névrosée et

vaguement hystérique. Un tas de types gravitaient autour d'elle : son psychiatre, le chef du labo où elle avait passé les tests et quelques professeurs d'activités physiques diverses.

Nous étions tellement seuls dans la terrible presse des mégapoles que venaient parfois d'irrépressibles désirs de nous confier. Je commis l'erreur perverse de parler à Marian de mon rêve, de mon expérience initiatique avec Reilhac et du voyage vers Maligné que je préparais. Par la suite, il me fut impossible de la dissuader de m'accompagner.

J'organisai mon expédition par l'intermédiaire du Bureau. De tels déplacements étaient courants pour les observateurs et, en fait, indissociables de leur fonction.

La majeure partie de notre matériel nous était rétrocédée par l'armée : tenues kaki, paquetages, moyens de transmission, véhicules à double train moteur.

Ces derniers s'avéraient encore suffisants pour la majorité des missions, mais la rapide dégradation des routes dans les Terres Mortes laissait présager la nécessité de disposer à brève échéance de transports mieux adaptés aux terrains cahoteux. J'étais déjà en train de négocier avec le Ministère des Armées l'achat de véhicules partiellement chenillés pour équiper nos principales bases aux lisières du désert vert.

Nous prîmes livraison de la jeep et du matériel à la sous-préfecture de Calmettes, en cours d'absorption par les Terres Mortes. Le Bureau possédait là une antenne qui servait de relais aux observateurs en mission dans cette région.

Les bâtiments administratifs étaient noyés sous l'épaisse verdure de jardins mal entretenus. Je ne trouvai qu'un seul employé qui me remit les clefs du véhicule et me fit signer un registre et un inventaire. Le Bureau n'était qu'un tout petit organisme au sein du Ministère de l'Agriculture. Nul ne pouvait imaginer que sous l'impulsion des événements, il donnerait naissance, des années plus tard, à la rude Section des Régulateurs.

L'employé semblait morne et peu satisfait de se trouver là.

« Vous ne devriez pas venir dans ces coins perdus, me dit-il. Ici, les choses changent trop vite. Elles deviennent... moins compréhensibles.

— C'est pour cela qu'a été créé le Bureau. »

Avec l'extension des Terres Mortes, c'était un formidable patrimoine culturel qui risquait de disparaître. Les observateurs avaient une double fonction : premièrement sauvegarder cette connaissance, et deuxièmement fournir aux dirigeants une information précise et cohérente sur l'évolution régressive du monde rural.

Peu convaincu, l'homme secoua la tête et s'éloigna dans un couloir, l'air accablé.

Je retrouvai Marian qui faisait les cent pas en roulant des mécaniques près de la jeep stationnée sur une place ombragée de vieux tilleuls.

Elle avait profité de la chaleur de l'été finissant pour revêtir, contre mon avis, une tenue extravagante totalement inadaptée à notre expédition : débardeur verdâtre fluorescent, bermuda noir hyper-collant et chaussures de sport. L'ensemble se complétait d'une casquette américaine à longue visière et de lunettes de soleil dont le double miroir me renvoyait mon image irritée.

L'attitude provocante de Marian n'avait en rien excité la curiosité des riverains. Calmettes était en train de sombrer doucement, sans heurts, selon un processus à présent bien connu : arrêt progressif des activités locales, effilochement de la population drainée par les centres urbains hypertrophiés, raréfaction des transports en commun, lent engourdissement des services publics, et enfin dernier carré de « résistants » de plus en plus isolés et repliés sur eux-mêmes.

J'avais compté qu'une heure de trajet suffirait pour atteindre Maligné. Il nous en fallut deux, tant la dégradation des routes était avancée. Je conduisais prudemment sous l'épais tunnel que formaient les

feuillages des arbres dont les ramures se rejoignaient au-dessus de nous.

Les animaux grouillaient dans cet univers végétal sans contrainte. Le chant des cigales qui nous parvenait des hautes branches ensoleillées était, par endroits, assourdissant ; des oiseaux voltigeaient en tous sens dans les frondaisons et des mouvements furtifs dans les broussailles trahissaient à chaque instant la présence d'une bête effrayée ou curieuse.

« C'est complètement con d'appeler ça les Terres Mortes », dit Marian d'un ton net.

Je lui lançai un coup d'œil aigu. Elle était un pur produit de la vie citadine. Sauf dans sa petite enfance (c'est à ce moment que son pouvoir s'était révélé), elle n'avait jamais mis les pieds hors des villes. C'était la première fois qu'elle s'aventurait dans les Terres Mortes.

Depuis notre départ de Calmettes, son comportement n'avait pas cessé de se modifier. Son agressivité coutumière s'était muée en une détente totale, puis progressivement, en une excitation jubilatoire quasi sexuelle : ses narines palpaient, ses yeux étincelaient et sa poitrine semblait, à chaque inspiration, prête à jaillir de son décolleté.

Au demeurant, je ne pouvais qu'être d'accord avec elle et je me souvenais de l'exergue de Pierre d'Alban dans son *Analyse chronologique de la France rurale* : « Les terres dites mortes n'ont jamais été aussi pleines de vie. »

Subitement, Marian exigea que j'arrête la voiture. Sans descendre, elle me désigna un arbre dans la demi-pénombre qui nous enveloppait.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en frappant du plat de la main le tableau de bord.

— Bon sang, calme-toi. C'est un châtaignier. »

Elle prit une profonde inspiration et plaqua ses deux mains sur ses cuisses, tout près de l'entre-jambe.

« Je le sens », dit-elle d'une voix grave.

Je devais avoir l'air passablement ahuri, car elle se crut obligée d'ajouter :

« Tu ne comprends pas. Tu n'es pas d'ici. »

Ce n'était pas fait pour diminuer mon étonnement. Elle avait tort, de toute façon : mes racines étaient en ce lieu plus profondes qu'elle ne croyait. Pas une seule fois depuis notre départ, je n'avais eu besoin de consulter les cartes détaillées que j'avais emportées. Tout, dans ce paysage que j'avais quitté depuis dix-huit ans, m'était profondément familier.

Maligné offrait un spectacle désolant. Presque plus rien ne subsistait du village que j'avais connu dans mon adolescence. Le processus exponentiel de dégradation, familier aux observateurs, était à l'œuvre.

C'étaient au début quelques tuiles arrachées par le vent, des fissures dans une façade, une pierre descellée, des ornières sur la route ; puis la ruine s'accélérait pour aboutir, en une dizaine d'années, à l'engloutissement dont j'étais le témoin : pans de murs égarés surgissant des broussailles, chemins d'accès bouchés par des ronciers impénétrables, et l'étau mortel de la végétation grimpante sur le clocher de la chapelle.

L'abord était difficile, même avec le solide véhicule dont nous disposions, et je roulais pratiquement au pas.

« Allons chez le Vieux, proposa Marian.

— Je ne sais pas où il habite. »

Elle écarquilla les yeux.

« Tu ne sais pas ?

— Non. Il n'a jamais voulu me le dire. J'ai essayé de le suivre, une fois, mais il m'a repéré tout de suite. Il disait qu'il n'y avait rien pour moi, là-bas. Rien que des choses anciennes et mortes, sans aucun intérêt. Que j'aurais d'autres moyens quand il le faudrait. Ce sont ses propres mots. »

Marian se cala sur son siège, replia les jambes et appuya les pieds sur la boîte à gants. Tout cela lui plaisait prodigieusement.

« Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait ? »

Je m'engageai à la sortie du village sur la seule route d'exploitation encore entretenue.
« On va chez les Moarch. »

La ferme était toujours là, ceinturée d'un muret de pierres empilées, flanquée de son sanctuaire qui me parut avoir subi d'importantes restaurations, comme s'il avait été fortement ébranlé.

J'arrêtai la jeep dans la cour. Les Moarch nous attendaient devant le seuil de la maison.

Antoine, le père, avait épaissi. Son cou et son torse puissants lui donnaient déjà l'air d'un taureau par le passé, mais il semblait à présent plus large que haut, et encore très solide.

Thomas, l'aîné, était devenu un colosse qui dominait le groupe de la tête et des épaules.

Jean, le cadet, paraissait rabougri à côté des deux autres. Il passait à l'époque pour avoir « l'esprit dérangé ». Il se tenait légèrement à l'écart, appuyé au chambranle de la porte, le regard fuyant.

Le trio nous opposait une muraille d'hostilité.

Ma main se tendit vers la boîte à gants qui renfermait un pistolet 7,65 (réglementaire depuis que plusieurs observateurs avaient fait l'objet d'agressions au cours de leurs missions), mais je renonçai à le prendre. Tout cela était ridicule. J'avais l'intention de m'informer, de négocier un accord et de repartir au plus tôt, pas de jouer les cow-boys.

Je descendis de la voiture. Le père Moarch fit un pas en avant.

« Va-t'en, Reilhac », gronda-t-il.

J'aurais dû m'étonner de cette assimilation, et même d'avoir été reconnu après tout ce temps, mais la surprise ne fit que m'effleurer. J'essayai de me montrer conciliant.

« Écoutez, je ne suis pas venu chercher d'histoires. Je veux juste savoir ce qu'est devenu le Vieux. »

Un sourire mauvais joua sur les lèvres d'Antoine.

« Tu devrais le savoir, Reilhac. Il est mort. Y'a juste dix jours de ça. »

Je m'y étais attendu. Je ne ressentais aucune peine.

« Comment est-ce arrivé ? » demandai-je.

Le père garda le silence en me fixant d'un regard dur. Jean crut bon d'intervenir et ce fut comme s'il crachait ses mots.

« Un accident. Ça peut arriver à tout le monde. »

Antoine tourna la tête vers lui et le renvoya dans le rang.

« La ferme ! »

Puis, reportant son attention sur moi :

« Fous le camp, Reilhac. Fous le camp avec ta putain. »

C'est ce que j'aurais eu de mieux à faire, mais je commençais à sentir monter en moi un sentiment nouveau : la haine. La haine contre cette ferme arrogante, la haine contre ces Moarch dégénérés qui avaient probablement tué le Vieux, la haine contre ces usurpateurs qui menaçaient un bien qui me revenait.

J'inspirai profondément et réussis à parler d'une voix égale.

« Il y a le Bois des Épivants... Et l'Arbre.

— Reste en dehors de ça. Le Vieux n'est plus là pour te protéger et, pendant ces dix jours, on a fait ce qu'il fallait. On est prêts, maintenant.

— Essayons de nous entendre. Je ne sais pas à qui appartient ce bois. Admettons que vous ayez un droit dessus. Je suis disposé à vous l'acheter. Le prix qu'il faudra. »

L'autre se contenta de cracher à mes pieds. La négociation était terminée. La rage me gagnait de seconde en seconde. Je plantai mon regard dans celui d'Antoine.

« C'est comme tu voudras, mais n'essaye pas de toucher à l'Arbre, Moarch, ou moi, je ferai ce qu'il faudra pour t'en empêcher. »

La suite se déroula dans la confusion la plus totale.

Avec une souplesse étonnante, Antoine s'accroupit, enfonça ses doigts dans la poussière de la cour et, le regard fou, se mit à psalmodier :

« Sous la terre, mes vers dévoreront tes chairs. Sous la terre, je serai ton ennemi. »

Il se releva d'un bond sans cesser de me fixer et fit un large cercle du bras tout en vociférant :

« Sur la terre, mes loups déchireront tes chiens. Sur la terre, je serai ton ennemi. »

Obéissant à une impulsion subite je levai la main, la paume face au soleil, et je ripostai :

« Dans le ciel, mon feu desséchera les tiens. Dans le ciel, je serai ton ennemi. »

Un vertige me fit osciller : les mots étaient venus d'eux-mêmes. Réminiscence de paroles du vieux Reilhac ? Je n'eus pas le temps d'y réfléchir, car déjà Antoine Moarch fonçait.

Deux pas de ses jambes courtaudes et il était sur moi, m'enserrant de ses bras d'acier. Cette prise de l'ours me coupa la respiration. Mes propres bras étaient plaqués le long de mon corps. Antoine fouaillait mes reins de ses poings fermés et m'écrasait contre sa panse étonnamment dure.

Bien qu'assez sportif, j'étais mal préparé à ce genre d'épreuve et ma pratique des disciplines de combat n'avait rien à voir avec le formidable entraînement qui serait, par la suite, celui des régulateurs.

Le souffle de plus en plus court, je subissais avec dégoût la sueur aigre et l'haleine malodorante d'Antoine, qui durcissait toujours plus son étreinte. Ses fils lui gueulaient des encouragements tandis que Marian, excitée par la bagarre, piaillait :

« Un bras !... Guilhem, dégage un bras ! »

J'y parvins au moment où mon adversaire se mit en tête de me cogner le dos contre une arête du capot de la jeep : un instant déséquilibré par mon poids, Antoine desserra imperceptiblement l'étau. J'extirpai mon bras droit et lançai ma main libre vers ses yeux. La fourchette aurait dû l'aveugler, mais j'avais mal assuré mon coup : le Moarch s'en tira avec une pommette fendue et un œil amoché. Il me lâcha cependant et recula de quelques pas, les mains sur le visage.

Je le frappai au ventre de mon meilleur bras et lui appliquai un coup de coude dans la figure quand il se plia en avant. Il tituba à reculons et s'affala contre le muret qui bordait la cour.

Je le croyais fini, c'était mal le connaître : une lourde pierre arrachée au mur vint me heurter à l'épaule et dans sa trajectoire Antoine repartit aussitôt à la charge, tête baissée. Je réussis à l'éviter au dernier moment et lui cognai la tempe au passage, de toutes mes forces. Le coup eut l'air de le sonner et il s'accrocha, cette fois, à l'avant de la voiture.

Je le saisis par les cheveux pour l'envoyer percuter le mur la tête la première : il s'écroula et enfin resta immobile, tandis qu'emporté par mon élan je m'étais dans la poussière.

Alors, je vis les deux fils d'Antoine s'avancer vers moi. Jean tenait une lourde fourche à deux dents.

Un « stop » péremptoire les immobilisa : Marian, dressée dans la voiture, un pied sur le siège et l'autre sur le tableau de bord, braquait fermement sur les Moarch le pistolet réglementaire qu'elle brandissait à deux mains comme elle l'avait vu faire sur les écrans.

« T'oseras pas tirer », lui dit Thomas.

Elle avait l'air aussi mauvais que lui quand elle répondit :

« Avance encore un peu, pour voir. »

J'étais en train de me relever lorsque je m'entendis hurler :

« Descends-les ! Vas-y ! Descends-les ! »

Elle me jeta un coup d'œil surpris. Jean profita de l'hésitation pour lancer sa fourche, qui étoila le pare-brise. Marian tira. J'ignore si elle avait eu l'intention de toucher quelqu'un, mais la balle s'écrasa sur la façade de la ferme. Il y eut un instant de stupeur, puis les Moarch reculèrent vers la maison : l'avertissement avait porté.

Je grimpai dans la jeep et mis le contact pendant que Marian se laissait tomber sur son siège.

Je sortis en marche arrière pour m'engager de nouveau dans le chemin. Jean et Thomas se penchaient sur leur père qui remuait faiblement au pied du muret.

Nous avons établi notre campement au dessus de Maligné, près d'un ancien oratoire creusé au flanc d'une falaise gréseuse qui dressait sa muraille ocre face aux feux du couchant. À ma connaissance, l'oratoire n'avait jamais été déconsacré, même au moment de l'exode qui avait vidé le village. Le Vieux Reilhac aussi bien que les Moarch le considéraient comme une zone neutre où tout affrontement direct était prohibé, ce qui nous assurait d'une certaine tranquillité.

On y accédait par une piste étroite dont la jeep occupait toute la largeur et qui grimpait le long de la falaise.

Notre tente était plantée sur une petite plate-forme non loin de la croix à demi ruinée qui se dressait dans le creux du rocher. Le repas terminé, nous étions restés près du réchaud à catalyse, à vider une bouteille d'un fameux bourbon apportée par Marian et dont je préférais ne pas savoir comment elle se l'était procurée. La pleine lune rayonnait en flammes froides. Au sommet de la falaise se découpaient les silhouettes noires de quelques arbres qui laissaient pendre leurs racines dans le vide. Çà et là, les entrées d'anciennes habitations troglodytiques plaquaient sur la pénombre des taches plus obscures. Une chouette hulotte passa dans un silence total, brassant comme au ralenti l'air nocturne de ses ailes déployées.

« C'est pas un peu dommage d'abandonner tout ça ? » demanda Marian.

Je hochai la tête avec sympathie, mais le mouvement semblait hélas irréversible.

L'ébranlement du monde rural avait débuté avec la Première Guerre mondiale, qui avait terriblement élargué la jeune génération d'alors, condamnant les exploitations à périr en même temps que les parents. Les exodes des XVIII^e et XIX^e siècles n'avaient été en réalité que de simples rééquilibrages de populations ; cette guerre, elle, avait eu un effet décisif.

Puis, à la fin du XX^e siècle, les progrès foudroyants de la mécanisation et de la chimie agricole avaient porté un coup fatal en décuplant le rendement des paysans sans pour autant leur apporter la prospérité, en raison du jeu des quotas et de la concurrence.

Le coup de grâce avait été donné par la généralisation, au début du XXI^e siècle, des cultures de serres en milieu chimique et sous rayonnement contrôlé.

« Ces trucs me font horreur », s'écria Marian.

Elle gardait un mauvais souvenir du jour où je l'avais emmenée dans les interminables immeubles du sud de l'Île-de-France où, sur des dizaines de mètres de haut, s'étagent les serres qui suffisent à alimenter l'ensemble du pays et même à assurer nos exportations.

« La clef, nous expliqua un responsable en blouse blanche, réside dans les solutions nutritives où baignent les plantes et dans la qualité de l'éclairage dispensé par les rampes qui courent le long des murs. Le tout se traduit par une récolte continue, tout au long de l'année. »

Marian fut priée d'exercer son pouvoir dans une aire expérimentale. Les résultats furent minces. Elle était sortie de là d'une humeur de dogue.

Je contemplais d'un œil vague la nouvelle rasade de bourbon qui était venue remplir mon gobelet en plastique.

« Tout ça est allé trop loin, soupirai-je. On ne peut plus inverser la machine. L'agriculture traditionnelle n'a plus de sens. Les industries des grands centres urbains ont tout raflé. Le développement des résidences secondaires a été stoppé net par la crise économique et une fiscalité défavorable. Ajoute à ça que les politiques se désintéressent de plus en plus des Terres Mortes qui ne constituent même pas un réservoir d'électeurs, et... »

Je m'interrompis, bouche bée. Avec de lents balancements de tout son corps, comme à l'écoute d'une mélodie audible d'elle seule, Marian se déshabillait. Son débardeur atterrit dans l'herbe et son soutien-gorge suivit. Je regardais, fasciné, ses seins lourds et tendus qui oscillaient lentement au rythme des ondulations. Débarrassée de son bermuda, elle s'élança nue vers un monticule herbu baigné de lumière laiteuse et, bien plantée sur ses jambes solides, elle reprit face à la lune sa danse alanguie. L'éclairage nocturne accusait de ses reflets bleus les saillies mouvantes des muscles de son dos. Sa croupe large se balançait avec la régularité d'un métronome. N'y tenant plus, je me jetai sur la danseuse et la plaquai dans les fougères. Elle s'ouvrit aussitôt à moi comme un calice d'ombre. Cette nuit-là, plongé en elle à même la terre, j'eus la sensation de retrouver complètement mes racines. Ce fut mon dernier moment de volupté.

Au matin, la végétation s'était épaissie de manière invraisemblable. Il était presque impossible d'accéder à l'oratoire envahi de broussailles, et les hautes graminées surgies de la piste assiégeaient notre tente. Côté jeep, c'était pire : un taillis impénétrable avait submergé le véhicule. Les tiges s'agrippaient à

la carrosserie, s'enroulaient autour des essieux, du volant, de l'antenne, crevaient le revêtement des sièges.

Marian observait la scène d'un air farouche, le visage fermé, les yeux légèrement plissés. J'explosai :
« Bon sang, c'est toi qui as fait ça ! Qu'est-ce qui t'a pris ? »

Elle me répondit d'une voix sifflante :

« Le monde vert sera à nos côtés pour la bataille. Les Moarch nous attendent, Guilhem, ne les décevons pas. »

Le nom de l'ennemi ranima en moi une bouffée de haine.

Nous chargeâmes quelques affaires dans un sac à dos et partîmes à pied à travers bois.

Nous prîmes position à mi-pente du vallon, dans un creux dissimulé par les hautes herbes. Malgré l'heure matinale, l'air était terriblement lourd et comme chargé d'électricité. Rapidement, le ciel vira au gris et le soleil se changea en un disque d'acier chauffé à blanc. Le Bois des Épipants s'étendait au-dessous de nous, dominé par la masse fantastique de l'Arbre. La troupe silencieuse des épouvantails l'encerclait toujours : manifestement, on l'avait entretenue avec soin au fil des années.

L'excitation de Marian n'avait fait que croître depuis qu'elle avait aperçu le châtaignier géant. À présent, elle gisait, affalée au fond du trou qui nous abritait, le souffle court, le visage écarlate, les cheveux collés par la sueur. Sa main droite était crispée sur une arbalète extraite du bric-à-brac entassé la veille à l'arrière de la jeep – le tir lui avait été conseillé par son psychiatre « pour canaliser son agressivité »...

Mais j'avais mieux à faire que de me soucier d'elle : les yeux rivés à mes jumelles, je guettais l'arrivée des Moarch.

Ils se firent attendre jusqu'au début de l'après-midi.

Tout commença par un lointain ronronnement de moteur qui m'étonna : à ma connaissance, aucune piste ne menait au Bois des Épipants. Je compris bientôt que les Moarch avaient soigneusement préparé leur affaire et s'étaient donné la peine d'ouvrir un passage jusque-là.

Ils apparurent bientôt en contrebas. Thomas conduisait le tracteur qui tirait une remorque légère où se tenaient son père – la tête enturbannée d'un pansement – et son frère.

Les sons portaient loin dans le vallon. Quand les Moarch passèrent près des épouvantails, j'entendis Antoine s'exclamer :

« On n'aura bientôt plus besoin de ça. »

Le convoi s'enfonça en cahotant dans les sous-bois, mais j'avais eu le temps d'apercevoir les caisses d'explosif agricole chargées au fond de la remorque.

Le bruit du moteur s'éteignit, bientôt remplacé par celui d'une tronçonneuse. Les Moarch ne pouvaient imaginer abattre l'Arbre avec d'aussi pauvres moyens : ils devaient plutôt découper dans le tronc des entailles où ils fourreraient les cartouches de nitrate-fioul.

Il fallait que j'y aille.

« On va en finir, dis-je à Marian. Je vais les surprendre pendant qu'ils travaillent. Tant pis pour eux s'ils font les cons. »

Je ne savais même pas si elle me comprenait. Son état nerveux s'aggravait avec la montée du temps orageux. Elle était secouée de tremblements qui, par instants, dégénéraient en spasmes. Comme je la considérais maintenant avec une sorte de répugnance, quelques mots incohérents échappèrent à ses mâchoires serrées :

« C'est l'Arbre... il pèse sur moi . »

Je haussai les épaules et me coulai avec précautions hors de l'abri. Les broussailles étaient suffisantes pour me dissimuler, à condition de progresser au ras du sol jusqu'à la lisière du bois. Le pistolet et un chargeur de rechange glissés dans une poche de mon pantalon de treillis, je me mis à ramper.

Il faisait de plus en plus lourd. Le ciel plombé semblait s'être densifié et le soleil, englouti par les

nuées d'orage, n'était plus maintenant qu'une infime tache livide. Les premiers grondements du tonnerre roulèrent d'un bord à l'autre du vallon alors que j'atteignais les arbres.

Je progressai de tronc en tronc jusqu'à la clairière. J'avais grandi depuis mon dernier passage en ces lieux, mais l'Arbre m'apparut toujours aussi fantastique. J'en avais le souffle coupé : les Moarch semblaient des Lilliputiens à côté de sa masse formidable.

Antoine, les poings aux hanches, surveillait son fils cadet qui peinait à entamer le bois avec sa tronçonneuse. Thomas n'était visible nulle part.

À peine l'intuition du danger m'avait-elle saisi que je sentais, froid sur ma nuque, le contact du canon jumelé d'un antique fusil de chasse.

Les Moarch triomphaient. Antoine s'était emparé d'une tronçonneuse dont il me promenait en ricanant la chaîne sous le nez. Thomas, fusil braqué, se tenait à quelques pas en arrière. Jean se dandinait d'un pied sur l'autre, tout le haut du corps secoué de rires idiots.

Alors j'eus la mauvaise inspiration d'essayer de les prendre de vitesse en empoignant mon arme. La tronçonneuse rugit et le sang gicla d'une profonde entaille à mon bras gauche. La main crispée sur la blessure, je tombai à genoux, un voile rouge devant les yeux.

« Vide ses poches », ordonna le père.

Le demeuré s'exécuta en gloussant de plus belle. Le pistolet atterrit dans l'herbe.

« On va le finir, déclara Antoine. Il sautera avec son sanctuaire. Je lui enfournerai moi-même une cartouche dans le cul. Thomas, occupe-toi de la pétasse qui est restée là-haut. Et toi, couillon, reprends ton boulot ! »

Mon dernier espoir s'envolait : ils nous avaient repérés depuis le début. Et dire que j'avais pensé les surprendre !...

J'avais perdu la notion du temps. Tout ce que je percevais, c'est que l'orage se rapprochait. Ses grondements couvraient à présent le vrombissement rageur de la tronçonneuse. L'ombre s'était épaissie. Il faisait presque nuit sous la ramure dense qui laissait à peine filtrer le clignotement métallique des éclairs. Quelques gouttes de pluie commençaient à frapper le feuillage sans parvenir à le pénétrer.

Antoine me surveillait toujours, mais il commençait à s'impatienter et jetait des regards inquiets vers le gouffre des frondaisons chaque fois qu'une lueur blême perçait la pénombre.

« Mais qu'est-ce qu'il fout, mille dieux ? »

Thomas n'était pas revenu.

Son frère s'approcha en ricanant, le visage ravagé par un tic.

« Hé !... Il doit s'envoyer la putain ! »

— Abruti ! gueula le père. Il devrait déjà être ici, même s'il se l'était tapée dix fois de suite. »

J'inspirai profondément. Peut-être que Marian, avec son arbalète...

Je jetai un coup d'œil en coulisse au pistolet qui gisait dans l'herbe. Antoine surprit mon regard et me barra le chemin de l'arme, emballant une nouvelle fois le moteur de sa tronçonneuse.

Aussitôt après se déroulait une scène étrange, que la lueur intermittente des éclairs rendait grotesque : Jean s'était empêtré dans une branche basse qu'il avait heurtée dans l'ombre, et il semblait avoir du mal à s'en dégager.

« Elle me croche ! cria-t-il d'une voix hystérique. Ah, salope !... Tiens ! »

La nuit se referma quelques secondes. La fulguration suivante fit apparaître la branche sectionnée, et Jean qui se ruait vers le fût gigantesque en hurlant de rage. Des ténèbres étrangement persistantes cachèrent la suite. Un silence angoissant tomba d'abord des frondaisons, puis à nouveau la tronçonneuse vrombit, reparti à l'attaque. Des étincelles fusèrent, la chaîne crissa et dérapa plusieurs fois : on aurait dit qu'elle rencontrait un obstacle imprévu. Soudain, on entendit un claquement de métal rompu. Jean poussa un cri inarticulé suivi d'un bizarre gargouillement. Quelques instants plus tard, il émergeait de l'ombre poisseuse en titubant. La chaîne brisée lui avait lacéré le visage et le sang jaillissait en noires pulsations de sa gorge déchiquetée. Il s'effondra face contre terre à quelques mètres de là. Désorienté, son père fit un

pas vers lui. Je plongeai dans l'herbe, roulai sur le sol et refermai la main sur le pistolet. Antoine eut un cri féroce. Il brandit sa tronçonneuse...

Alors le temps se figea. Nos gestes semblaient suspendus. Une lueur orange venue de la cime de l'arbre inondait la clairière. Une détonation assourdissante fit éclater nos oreilles. Le cours du temps reprit : l'Arbre venait d'être frappé d'une formidable fulguration.

Les événements qui suivirent m'apparaissent encore dans leurs moindres détails avec une cruelle précision.

Je me relevai dans un tableau d'apocalypse. J'avais devant moi le géant foudroyé. La ramure ronflait et grondait comme un monstre furieux sous la morsure des flammes insensibles à la pluie. Antoine avait abandonné sa tronçonneuse à mes pieds et s'était enfui sur son tracteur.

Le tronc du châtaignier, fendu sur toute sa longueur, avait en partie basculé. Les racines arrachées jaillissaient du sol, soulevant jusqu'à plusieurs mètres d'énormes masses rocheuses. À la lueur de l'incendie, un amoncellement granitique étonnamment régulier m'apparut au plus profond du chaos. M'en approcher ne fut pas une mince affaire, tant le sol de la clairière était bouleversé. L'édifice, à peu près carré, ne mesurait que quelques mètres de côté. Je compris qu'il avait été absorbé, au fil des années, par la phénoménale croissance de l'Arbre. C'était une des ses pierres qu'avait dû rencontrer la tronçonneuse du fils Moarch. Les blocs étaient gravés d'idéogrammes semblables à ceux qui marquaient la Pierre Levade. Le basculement de l'Arbre avait abattu plusieurs monolithes et fait sauter une lourde dalle qui occupait le centre du sanctuaire secret des Reilhac. Voilà ce que les Moarch étaient venus détruire.

Une fosse s'ouvrait juste au-dessous de moi. Je me penchai. Un corps reposait là. Il était revêtu d'ornements guerriers et d'une cotte de mailles curieusement brillante. La tête était protégée par un heaume doré qui dissimulait le visage. Deux fentes, au niveau des yeux, s'ouvraient sur les ténèbres. Les os blanchis disparaissaient dans un enchevêtrement de racines qui les gagnaient comme une musculature noueuse et torturée. C'était une hideuse créature hybride qui semblait me guetter du fond de la tombe, couchée parmi ses armes aux formes étranges, inaltérées par le temps.

À cet instant, comme je me penchais un peu plus pour scruter les profondeurs de la sépulture, la pierre sur laquelle j'étais appuyé céda. Je me redressai d'un bond au bas de la fosse, saisi d'une répulsion frénétique. Et alors je vis les tentacules verdâtres. Je les vis surgir de tous côtés, du sol et des parois de la tombe, et croître à une vitesse inouïe tandis que les racines frémissaient et gémissaient. Je les vis s'enrouler par centaines autour des restes de la créature pour la mettre en mouvement comme une marionnette. Je vis le buste se relever lentement et les bras se tendre vers moi pour une étreinte de mort.

Je ne garde aucun souvenir de la façon dont je me suis extirpé de la fosse. Je me rappelle seulement avoir couru sous des trombes d'eau mêlées de brandons, dans la lumière spectrale de la clairière. Ma gorge était trop sèche pour que je puisse encore hurler. De toute façon, qui aurait pu m'entendre ?

J'ai remonté la pente du vallon dans le déchaînement de l'orage. Les épouvantails, balayés par la tempête, gisaient à terre comme des cadavres désarticulés. Ils ne pouvaient plus s'opposer à la venue de quoi que ce soit.

Un fouillis de ronces barrait le chemin de l'observatoire où je m'étais posté avec Marian quelques heures plus tôt. Sous cet entrecroisement impénétrable, je distinguai bientôt ce qui restait de Thomas Moarch, réduit en lambeaux par les épines démesurées qui s'enfonçaient dans ses yeux, dans sa bouche, et lacéraient son corps tout entier. Une plainte sourde s'éleva de ce tas sanglant : il vivait encore ! J'avais toujours le pistolet récupéré avant la chute de l'Arbre. J'achevai Thomas. C'était tout ce que je pouvais faire pour lui.

Je contournai le roncier. Marian n'était plus où je l'avais laissée. Elle avait abandonné son arbalète et ses vêtements étaient éparpillés sur le sol. Je doutais que ce fût à la suite d'une agression du fils Moarch : il n'avait pas eu le loisir de l'approcher. À ce moment, j'entendis un rire de hyène et, levant les yeux vers le haut du vallon, je la vis juste au-dessus de moi, entièrement nue et ruisselante d'eau. Dans la lueur

acérée des éclairs, elle me fixait avec un rictus tellement féroce que je fis feu sans réfléchir. Je la manquai. Elle s'enfuit dans la nuit en poussant des glapissements de bête sauvage.

Pendant des heures, je me débattis contre la forêt. Je marchai, courus, rampai, roulai le long de pentes abruptes. Les branches s'enchevêtraient devant moi. Les ronces s'enroulaient comme des fouets autour de mes jambes. En atteignant une route d'exploitation forestière, je reconnus, renversé dans le fossé, le tracteur des Moarch. Le moteur tournait encore. Antoine était là au-dessus de la route, les pieds dans le vide, le cou coincé dans la fourche d'un arbre, la nuque brisée.

Une rivière me sauva. Je me laissai porter par son courant, agrippé à une souche pourrie. Les pluies de l'orage avaient fait gonfler le cours d'eau qui rugissait autour de moi. Glacé, ballotté de toutes parts, me heurtant sans cesse aux rochers immergés et aux débris emportés par les eaux, je finis par perdre connaissance.

J'ai été retrouvé au matin sur une plage de galets près d'un pont, par une famille qui quittait les Terres Mortes. J'ai été soigné six mois à l'hôpital de Calmettes. L'établissement se préparait à fermer quand on m'autorisa à sortir.

Je n'ai jamais pu reprendre mon travail au ministère de l'Agriculture.

Maintenant, je sais que la monstrueuse amibe verte se referme sur nous. Des forces oubliées ont resurgi de l'abandon des Terres Mortes. C'est ma faute. J'ai malgré moi participé à leur libération en affrontant les Moarch qui tentaient de les contenir.

Sous la ville, le réseau des égouts communique avec d'antiques carrières noyées dans les ténèbres où rien ne peut pousser.

Là sera peut-être le salut.